

Vincent Bourdeau, Jean-Luc Chappey, Julien Vincent (dir.), *Les Encyclopédismes en France à l'ère des révolutions (1789-1850)*

Presses universitaires de Franche-Comté, 2020, 356 p., 30 €.

Pierre Crépel

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/chrhc/16320>

DOI : 10.4000/chrhc.16320

ISSN : 2102-5916

**Éditeur**

Association Paul Langevin

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 juillet 2021

ISBN : 987-2-917541-90-6

ISSN : 1271-6669

Ce document vous est offert par Université de Franche-Comté



**Référence électronique**

Pierre Crépel, « Vincent Bourdeau, Jean-Luc Chappey, Julien Vincent (dir.), *Les Encyclopédismes en France à l'ère des révolutions (1789-1850)* », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], 149 | 2021, mis en ligne le 14 juillet 2021, consulté le 25 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/chrhc/16320> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/chrhc.16320>

---

Ce document a été généré automatiquement le 25 août 2021.



Les contenus des *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

Vincent Bourdeau, Jean-Luc  
Chappey, Julien Vincent (dir.),  
*Les Encyclopédismes en France à l'ère  
des révolutions (1789-1850)*

Presses universitaires de Franche-Comté, 2020, 356 p., 30 €.

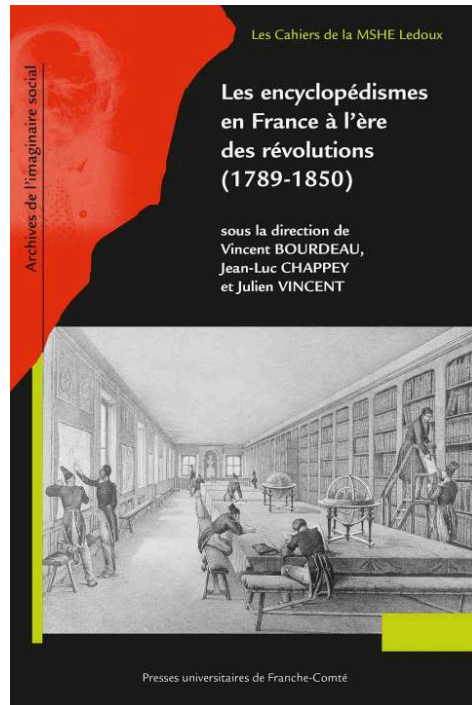
Pierre Crépel

---

RÉFÉRENCE

Vincent Bourdeau, Jean-Luc Chappey, Julien Vincent (dir.), *Les Encyclopédismes en France à l'ère des révolutions (1789-1850)*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2020, 356 p., 30 €.

- 1 Ce livre collectif rassemble quatorze auteurs (dix hommes, quatre femmes, presque tous historiens ou philosophes). Il se compose de trois parties : 1) « Pour une histoire politique de l'encyclopédisme » (chap. 1-3, doc. I-II) ; 2) « Arbres, tableaux et systèmes » (chap. 4-8, doc. III) ; 3) « Pratiques et publics » (chap. 9-12, doc. IV). Les chapitres font en moyenne une vingtaine de pages, les « documents », une dizaine. L'ouvrage est complété par une chronologie des principales encyclopédies, une bibliographie, deux index (noms, œuvres), la présentation des contributeurs et les tables.
- 2 Cet excellent ouvrage n'est pas une simple juxtaposition d'articles indépendants : les contributions sont articulées les unes aux autres, non seulement dans l'introduction, mais aussi dans quelques chapitres à vocation de synthèses partielles ; néanmoins, on peut lire les chapitres dans l'ordre qu'on veut. Chaque auteur s'est efforcé d'apporter des contenus originaux et ne s'est pas contenté d'interprétations (inévitables toujours un peu datées). La fin du recueil, avec ses chronologies, bibliographies, index et tables, permet au lecteur de se repérer à tout moment, voire de relier à sa façon plusieurs chapitres.
- 3 L'un des points de départ de l'ouvrage consiste à combattre l'idée reçue selon laquelle, en matière d'encyclopédie, il n'y aurait pas grand-chose d'intéressant entre celle de Diderot et D'Alembert et le *Grand Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle*. Qui connaît aujourd'hui l'*Encyclopédie moderne* de Courtin, l'*Encyclopédie nouvelle* de Leroux et Reynaud, l'*Encyclopédie portative* de Bailly de Merlieux, l'*Encyclopédie progressive* de Guizot, l'*Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle* de Saint-Priest (catholique), l'*Encyclopédie des connaissances utiles*, l'*Encyclopédie populaire* du républicain Savagner (la seule hostile au pouvoir en place) ? Pourtant, la plupart d'entre elles ont été menées à terme et ont rencontré un certain succès de librairie. Certes, il y a eu des projets avortés et des réalisations interrompues. D'autre part, « l'encyclopédisme » ne se limite pas ici aux dictionnaires encyclopédiques estampillés comme tels, mais comprend aussi certaines revues à visée voisine, ou des séries, des bibliothèques populaires, etc.
- 4 Ce livre sur « l'encyclopédisme » est aussi une occasion indirecte de voir défiler les rapports à la culture, aux idées et à la politique de personnages vedettes, tels que les « idéologues » Cabanis ou Destutt de Tracy, les peu classables Saint-Simon et Auguste Comte, le « philanthrope » baron de Gérando, mais aussi des écrivains importants peu connus du grand public, tels Millin de Grandmaison, Marc-Antoine Jullien, Ajasson de Grandsagne, le baron de Férussac. L'époque centrale de toutes ces aventures est celle de la Restauration et du début de la monarchie de Juillet, même si le Directoire, le Consulat, l'Empire et la fin de la monarchie de Juillet occupent ici une place non négligeable.



- 5 Parmi les questions agitées par tous ces écrivains, distinguons notamment les oppositions entre spécialisations et synthèses, entre s'adresser à un lectorat savant ou viser plusieurs lectorats plus ou moins populaires, les tensions entre la raison et l'imagination (voire les dogmes et les croyances), les places respectives de l'observation, de l'expérience et des théories au sein des savoirs. La diversité des idéologies n'empêche pas (ou favorise ?) des terrains communs de débats sur ces différents points.
- 6 Comme on s'en doute, l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert restait un point de repère pour tous. Certains la jugèrent avec une hauteur qui peut au mieux nous faire sourire et plutôt en général leur faire honte. Ne parlons pas du jugement d'Antoine Madrolle (1834) pour qui elle contient « tous les principes de la philosophie subversive du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire du dévergondage en littérature, de l'épicurisme en morale, de la démocratie en politique, de l'athéisme en religion » (p. 9). Mais, parmi ceux qui la respectent, il en est beaucoup qui la prennent un peu de haut, la considérant comme un « échec », comme un simple « magasin de matériaux », désordonné, sans unité d'ensemble. Pour Saint-Simon, « l'esprit humain ne possédait pas à l'époque de D'Alembert les moyens suffisants pour faire une encyclopédie », aujourd'hui on a les travaux « de Vicq d'Azyr, de Cuvier, de Pinel, de Cabanis, de Bichat, de Corvisart, de Richerand, de Dumas, de Burdin, etc. » (p. 120). Le foisonnement, la vie, la diversité, qui se dégagent de ces 28 ou 35 volumes à nul autre pareils (Pierre Larousse : « gloire à cette œuvre immortelle ! ») leur apparaissent en général au contraire comme des défauts. Chaque initiative encyclopédique possède sa variété quant aux orientations idéologiques, aux hiérarchies entre les matières traitées (sciences, techniques, géographie, noms de personnes, droit, philosophie, etc.), aux nombres de collaborateurs (de quelques-uns à quelques centaines), aux délais de parution (rapide ou sur plus d'une décennie). Il est normal qu'elle tente de se situer par rapport aux réalisations antérieures célèbres, qu'elle essaie de « faire mieux ». De là à perdre la lucidité, à ne pas voir qu'on n'est souvent guère plus qu'un témoignage fugace de son époque, il y a un pas trop souvent franchi !
- 7 L'ouvrage dont nous rendons compte réussit fort bien dans l'art de contextualiser toutes ces entreprises. Les auteurs sont visiblement très motivés par l'évolution des enjeux politiques, par le lien avec ce qui se passe dans les sciences de l'homme et de la société (on disait : morales et politiques). Voici une citation à titre d'exemple : « L'Empire, puis la Restauration, privilégient un encyclopédisme pratique, peu philosophique, organisé autour des sciences militaires puis agronomiques » (p. 74). Ils montrent bien les interactions entre les encyclopédies en tant que telles et des revues du type *Magasin encyclopédique* (1792-1818), dirigée (voire tenue à bout de bras) par Aubin de Grandmaison, ou *Revue encyclopédique* (1819-1831), dont Marc-Antoine Jullien est l'âme.
- 8 Quant aux rapports entre la « raison » au sens usuel du terme et le reste (imagination, croyances, enthousiasme), voici deux citations qui donneront à réfléchir. « Il partage la thèse des théocrates sur la nécessité d'un dogme commun pour la cohésion sociale, une vue qui témoigne de l'impact de la résurgence catholique au début du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui va à l'encontre de la tendance séculaire et antimétaphysique des idéologues. » (à propos de Saint-Simon, p. 104). « “la société sans la religion” est une “pure abstraction” ; la société sera “en poussière” tant qu’une “foi commune n’éclairera pas les intelligences et ne remplira pas les cœurs” » (à propos de Pierre Leroux, p. 202).

Certains lecteurs d'aujourd'hui seront peut-être aussi étonnés (au vu de l'implication massive de l'Église au 19<sup>e</sup> siècle, pour soutenir les régimes en place et combattre toute idée de socialisme ou de communisme) de constater que les dénonciations de l'exploitation des ouvriers sont souvent beaucoup plus explicites chez les catholiques que chez les autres, comme en témoignent ces descriptions issues de l'*Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle* et du journaliste légitimiste Pierre-Sébastien Laurentie (1793-1876). Pour eux, individualisme, capitalisme et libéralisme sont les « maux du siècle » (p. 151) ; l'économie politique assimile « les hommes à des bêtes brutes, ou à des instruments de mécanique » (p. 161). « Un ouvrier, en économie politique, n'est autre chose qu'un capital fixe... » (p. 161). Ce sont des phrases qu'on retrouvera presque telles quelles dans l'encyclique *Rerum novarum* de Léon XIII (1891).

- 9 Les auteurs de ce travail collectif se sont peu intéressés aux contenus scientifiques, techniques ou littéraires ; voilà une suggestion de prolongements possibles, car en un demi-siècle les innovations n'ont pas manqué à ces égards et chaque encyclopédie a eu à l'esprit d'en tirer les leçons à sa façon. Les directeurs des dictionnaires et revues y ont été plus sensibles qu'on ne le croit souvent, c'est évident pour Saint-Simon ou Auguste Comte, mais c'est aussi vrai pour d'autres rédacteurs, bien qu'ils ne soient pas connus pour leurs découvertes ou traités scientifiques : à l'époque, il existait moins de coupures qu'aujourd'hui entre les différentes branches des savoirs. On sait que, si les arts et les sciences ne sont pas indépendants de la politique et de l'idéologie, ils ont leurs autonomes, et que leurs périodisations et mutations se jouent souvent des cadres définis par les historiens généralistes. Pour l'époque considérée, l'ouvrage collectif dirigé par Christian Gilain et Alexandre Guilbaud, *Sciences mathématiques (1750-1850). Continuités et ruptures*<sup>1</sup>, montre bien que les prises de recul au sujet des ruptures et des scissions exigent des études approfondies des contenus eux-mêmes.
- 10 Voici une autre suggestion : la confrontation des études du présent ouvrage avec les travaux historiques des spécialistes des dictionnaires du 18<sup>e</sup> siècle et avec ceux qui concernent ces ouvrages de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> (historiens, scientifiques, philosophes, grammairiens, etc.). Ce genre d'exercice permet en général un approfondissement des réflexions sur les méthodes, sur les types de sources utilisées ; quant aux continuités et ruptures dont on a l'intuition, elles doivent souvent être révisées, les hommes et les faits possédant leurs ruses imprévisibles.
- 11 Parmi les autres prolongements possibles de cet ouvrage, on pourrait envisager des comparaisons internationales. La question est évoquée à divers endroits pour les relations entre la France et la Grande-Bretagne, notons ce passage : « C'est seulement avec la publication de l'*Encyclopédie progressive*, démarrée par Guizot en 1826, que la posture dessinée par Dugald Stewart s'établit en France, dans un contexte de réception de la philosophie écossaise. » (p. 135). Il serait certainement intéressant de croiser la pénétration des idées allemandes en lettres, sciences et philosophie avec ce qu'en disent ou n'en disent pas ces encyclopédies. Brockhaus et Kant sont juste cités au passage, Hegel est absent. L'Italie, la Suisse, la Belgique offrent aussi des points de vue éclairants, y compris pour évaluer la situation hexagonale. Ce n'est pas un reproche aux auteurs, car il faut bien limiter son objet dans l'espace raisonnable d'un livre, mais le lecteur peut pousser sa curiosité.
- 12 Nous aborderons un dernier point dont les auteurs ont bien conscience (et qu'ils regrettent), c'est l'absence quasi totale d'instruments de travail d'envergure relatifs aux encyclopédies du 19<sup>e</sup> siècle. Certes, il existe des ouvrages de valeur à propos de tel

ou tel dictionnaire ou sur l'histoire du livre, ils sont cités en bibliographie. Mais, en matière de tables, d'index, de listes de collaborateurs, de biographies d'auteurs, rien n'arrive même à la cheville de ce dont on dispose pour l'*Encyclopédie* Diderot-D'Alembert, pour laquelle nous avons déjà les incroyables tables du pasteur Mouchon depuis 1780 et aujourd'hui les index Schwab-Rex-Lough, les notices Kafker, le site ENCCRE, etc. Pour parvenir à améliorer notablement les recherches ponctuelles, transversales ou interprétatives sur les encyclopédies du 19<sup>e</sup> siècle, il faudra procéder à ces travaux ingrats peu valorisés (et même souvent méprisés ou regardés de haut par les penseurs comme pure « érudition locale »). Chaque historien sérieux qui étudie la *Biographie universelle* de Michaud ou l'*Encyclopédie nouvelle* de Leroux et Reynaud est obligé de se bricoler dans son coin quelques aperçus partiels sur les correspondances entre les entrées et les auteurs, les dates des volumes (Michaud 1 et 2 s'étalent de 1811 à 1865), la recherche des manuscrits et correspondances des rédacteurs, etc. Il faut reconnaître que l'individualisme du milieu ou la mainmise des agences de moyens à court terme sur la recherche constituent des obstacles que le travail participatif, voire bénévole, ne peut surmonter facilement.

---

## NOTES

1. Christian Gilain et Alexandre Guilbaud, *Sciences mathématiques (1750-1850). Continuités et ruptures*, Paris, CNRS Éditions, 2015, 560 p.